

De la mort, de la crainte de la mort, dépend toute connaissance du Tout. Rejeter la peur du terrestre, enlever à la mort son dard venimeux, son souffle pestilentiel à l'Hadès, voilà ce qu'ose faire la philosophie. Tout ce qui est mortel vit dans cette angoisse de la mort, chaque naissance nouvelle multiplie l'angoisse d'un nouveau fondement, car elle multiplie ce qui est mortel. Sans fin le sein de la terre inépuisable accouche du neuf, et chacun est soumis à la mort, chacun attend avec crainte et tremblement le jour de son passage aux ténèbres. Mais la philosophie conteste ces angoisses de la terre. Elle s'échappe par-dessus la tombe qui s'ouvre sous les pieds à chaque pas. Elle abandonne le corps à la merci de l'abîme mais l'âme libre prend son envol pour le franchir sans encombre. Que l'angoisse de la mort ignore tout d'une telle séparation en âme et en corps, qu'elle hurle Je, Je, Je, et ne veuille rien entendre d'une déviation de l'angoisse sur un pur « corps » – point n'en chaut à la philosophie. Que l'homme se terre comme un ver dans les plis de la terre nue, devant les tentacules sifflants de la mort aveugle et impitoyable, qu'il puisse ressentir la dans sa violence inexorable ce que d'habitude il ne ressent jamais : que son Je ne serait qu'un ga s'il venait à mourir, et que chacun des cris

De la mort

In philosophos !

De la possibilité
de connaître le Tout

INTRODUCTION